

L'HYSTÉRIE GUERRIÈRE de BENYAMIN NETANYAHOU.

par DOMINIQUE VIDAL

L'homme devrait siéger sur le banc des accusés du tribunal, qui l'accuse de corruption et de fraude dans trois affaires distinctes, dites 1 000, 2 000 et 4 000. Pour éviter cette honte, Benyamin Netanyahou a multiplié les élections législatives successives et conclu finalement une alliance allant jusqu'aux partis suprémacistes. Puis le 7 octobre 2023 a permis à la guerre de faire irruption dans l'agenda du Premier ministre, l'empêchant – argumentaient ses avocats – de disposer du temps nécessaire à sa défense et contraignant ainsi la Cour israélienne à suspendre ses séances. Ces arguments ont aussi retardé la discussion d'un mandat d'arrêt de la Cour pénale internationale demandé voici six mois par le procureur. Mais, selon Johann Soufi, avocat spécialisé en droit pénal international, « il n'y a aucun doute que d'ici à quelques semaines, voire quelques mois, les mandats seront délivrés ».

(Suite en page 3)



L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ du DIBBOUK MIS EN SCÈNE AU MAHJ

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

La superbe et intrigante exposition présentée sous ce titre si étrange : « *Le Dibbouk* : fantôme d'un monde disparu » dans les salles du mahJ* de Paris, jusqu'au 26 janvier 2025, est vraiment un événement exceptionnel car c'est une révélation pour beaucoup de monde, même de culture juive. En effet, ils ne sont pas rares ceux qui, comme moi, ignoraient ce que peut être un *dibbouk*.



Il s'agit en fait de l'âme errante et maléfique d'un mort qui s'empare du corps d'un être vivant pour y poursuivre une existence marquée par le malheur ou par le mal. Cette légende aurait vu le jour au XIIIe siècle dans le monde sépharade et aurait ensuite, au XVIIIe siècle, été diffusée dans toute l'Europe, conquérant l'univers des Ashkénazes, essentiellement dans un contexte de *hassidim*.

■■■ (Suite en page 8)

Editorial

UN NOUVEAU « NOUVEAU MONDE »

BERNARD FREDERICK

Qui du républicain Donald Trump et de la démocrate Kamala Harris remportera la présidentielle américaine du 5 novembre ? Ils sont au coude-à-coude dans les enquêtes d'opinion. Les 235 millions de dollars d'Harris l'emporteront-ils sur les 135 millions de Trump ?

L'élection tient le monde (médiatique) en haleine. C'est normal, les États-Unis, même très fragilisés, restent la plus grande puissance mondiale. Mais, justement pour combien de temps ?

Alors que la campagne électorale battait son plein dans l'ancien « nouveau monde », à Kazan, dans le Tatarstan russe, les BRICS tenaient, du 22 au 24 octobre, leur seizième Sommet, avec la présence de 35 pays et 6 organisations internationales, dont l'ONU, représentée par son secrétaire général, António Guterres.

L'acronyme BRICS est formé des initiales des cinq membres fondateurs du groupe : Brésil, Russie, Inde, Chine et Afrique du Sud. En 2024, ils s'élargissent à l'Égypte, l'Éthiopie, l'Iran, l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis. Ils deviennent les « BRICS+ ». Quelques trente autres pays frappent à leur porte, dont... la Palestine.

L'idée des BRICS, c'est de créer un vrai « nouveau monde », un monde « multipolaire », sorti de la domination de l'impérialisme occidental, échappant à la dictature du dollar et construisant des relations d'égal à égal.

Les dix pays des BRICS+ comprennent déjà plus de 46 % de la population mondiale, contre 10 % au G7 (États-Unis, Canada, Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie et Japon). En 2023 la quote-part des BRICS+ dans le PIB mondial a dépassé les 35 %, tandis que celle du G7 est descendue à 29 %.

Les BRICS+ représentent environ un quart des exportations mondiales de marchandises. Leur nouvelle Banque de développement est en train de devenir investisseur dans les plus grands projets technologiques et dans les infrastructures de la zone BRICS+. Elle veut concurrencer à la fois la Banque mondiale et le FMI.

Pour beaucoup d'États et de peuples, les BRICS+ représentent l'espoir d'une seconde décolonisation.

Un nouveau monde se dessine. ■ 27/10/2024

Richard Markovitch

Une triste nouvelle nous est parvenue : Richard Markovitch est mort hier. Nous partageons la douleur de ses proches. Nous perdons un ami très cher et un membre du collectif d'animation d'Une Autre Voix Juive depuis plus de vingt ans. Il était responsable de l'expression numérique d'UAVJ: la page UneAutreVoixJuive sur Facebook et la page du site <https://uavj.free.fr> qui contient grâce à lui toutes nos archives, et la mise à jour de la liste des signataires lors de nouvelles signatures du manifeste. Sa fidélité au manifeste, sa participation active et fraternelle au collectif d'animation ne se sont jamais démenties. C'est une perte considérable pour Une Autre Voix Juive et pour chacun de nous. ■ UAVJ

Nous adressons nos sincères condoléances et affectueuses pensées à sa famille et à ses proches, ainsi qu'à nos amis d'UAVJ. ■ UJRE/PNM



La 22e édition du Festival *Jazz'n klezmer* s'ouvre le 6 novembre à 20h30 par le spectacle musical des **Enfants d'Izieu** au Théâtre de L'Alhambra, 21 rue Yves-Toudic, Paris 10e. La musique de Lionel Belmondo et le texte de Rolande Causse joué par Pascale Blaison, les dessins et photographies des enfants s'entremêlent pour leur redonner vie, tandis que sont projetées les encres de Gilles Rapaport, improvisées en direct.

Ce Festival qui se déroule du 6 au 20 novembre a un très riche programme, dont 11 concerts à Paris et 14 en France (Angers, Cannes, Grenoble, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Nantes, Nice, Toulouse). Alors où que vous soyez, bon Festival ! ■ Programme : <https://cutt.ly/QeFuIWhq> – S'inscrire : <https://jazznklezmer.fr> ou 01 42 17 10 36.



SOUVENONS-NOUS, AGISSONS

09/11 (1938) Nuit des pogroms dite *La nuit de cristal*. Au gymnase Japy, à 18h, rendons hommage aux victimes, affirmons notre détermination à combattre l'extrême droite et toutes les idéologies de haine (voir en page 5).

09/11 Journée mondiale pour un monde sans mur, créée suite à la chute du mur de Berlin en 1989. Contre tous les murs, d'Israël au Mexique, en passant par le Maroc...

09/11 Journée de conférences dans la Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville de Montreuil : *Été 1944, La Libération, Paris, banlieue Est,*

Montreuil, organisée par le Musée de l'Histoire vivante et l'association Promnésie, avec comme partenaires le Musée de la résistance nationale, l'AMRN93 et l'AFMD93. S'inscrire à <https://cutt.ly/ZeDxPhjm>.

20/11 Journée mondiale de l'enfance pour promouvoir le respect et les droits des enfants. Fêtons les 35 ans de la *Convention internationale des droits de l'enfant* en faisant connaître à toutes et tous l'importance de ce texte international, et en invitant les enfants à

s'exprimer sur leurs droits et sur les décisions qui les concernent !

23/11 Salon du livre à Drancy, dédié au **80e anniversaire de la Libération**, à la Maison paroissiale, 6 rue Ducoedic, Drancy (93), de 10h à 17h30.

23/11 Manifestons contre les féminicides, les violences sexuelles et toutes les violences de genre, à l'occasion de la *Journée internationale pour l'élimination des violences faites aux femmes et minorités de genre* (25/11). ■

Sous notre ciel brisé :

Anthologie de poésies d'auteurs israéliens et palestiniens opposés à la guerre, et qui tentent de rassembler les cultures et les langues par le biais de la poésie. Ces poèmes ont été réunis par Gili Haimovich dans la collection des Poètes francophones planétaires dirigée par Pablo Poblète aux éditions Unicité fondées par François Mocaer. Parution en 2024, 210 p., 16 €.



À lire

Le livre noir de Gaza d'Agnès Levallois, préf. Rony Brauman, Éd. Le Seuil, 2024, 272 p., 21 €. L'autrice est vice-présidente de l'Institut de Recherche et d'études Méditerranée Moyen-Orient (iReMMO), chargée de cours à Sciences Po et ancienne directrice des programmes en langue arabe de France 24.



Loin, très loin de Jean-Luc Mélenchon... Du pape François à Domenico Losurdo, penseur du communisme de Valère Staraselski, Éd. L'Harmattan, 2024, 158 p., 17 € (voir recension en page 4)



Communiqué

POURQUOI L'UJRE NE SOUTIEN PAS LA CAMPAGNE BDS

Le gouvernement d'extrême droite de Netanyahu poursuit ses menées sanglantes, au mépris de la vie des otages israéliens, des civils palestiniens ou libanais, malgré une large réprobation internationale. Les timides pressions de notre gouvernement ne semblent infléchir en rien sa criminelle fuite en avant. Aussi, nous comprenons que le sentiment d'inefficacité puisse amener à considérer tous les moyens d'exprimer notre solidarité et à rechercher les moyens de pression les plus efficaces à notre portée pour atteindre un cessez-le-feu et œuvrer à une paix juste.

Dans ce cadre, l'option d'un soutien à la campagne BDS (Boycott, Désinvestissement, Sanctions) ne nous paraît toujours pas répondre à cette attente. Nous tenons à rappeler aujourd'hui pourquoi nous n'y adhérons pas, comme l'expriment nombre de nos documents, dont notre brochure *Vers une Paix juste au Moyen-Orient* (cf. pp. 27-29) éditée en novembre 2018.

Comme nous l'avons déjà exprimé dans de précédents documents et communiqués, dont celui du 19 mars 2017 :

L'UJRE considère que le respect des droits des Palestiniens est la condition d'une paix juste et durable au même titre que la sécurité d'Israël. Ce respect passe,

notamment, par l'arrêt de la colonisation de la Cisjordanie et la reconnaissance de l'État de Palestine. Il sera favorisé par des décisions institutionnelles de désinvestissement et de sanctions, résultats d'une volonté de paix clairement exprimée. En revanche, le boycott, acte individuel, laisse la porte ouverte à des motivations néfastes incontrôlables parce que non exprimées publiquement, pouvant relever, en particulier, de l'antisémitisme.

Dans la situation actuelle de guerres au Moyen-Orient, la dimension *Boycott* nous semble particulièrement problématique, en particulier étendue aujourd'hui aux domaines scientifique et culturel.

Enseignants, étudiants ou chercheurs, dans les universités, comme artistes, musiciens, créateurs, dans le domaine culturel, sont nombreux dans les manifestations s'opposant à Netanyahu et à son gouvernement. Tout comme ces 1000 intellectuels israéliens appelant à contrer le projet de dictature théocratique, ils méritent d'être entourés, plutôt qu'isolés. Le boycott des universités ou des institutions culturelles, au motif qu'une personnalité ou un département qui la compose aurait un lien avec l'armée, nous paraît donc contreproductif.

Depuis sa création en 2005, la campagne BDS n'a eu aucun impact concret sur la politique israélienne. Le volet *Désinvestissement* ou *Sanctions* n'a guère pesé, ni sur les politiques de nos gouvernements, ni sur les entreprises liées à l'armement, ni même sur les transferts financiers à leur bénéfice.

Un soutien massif aux pacifistes israéliens, qui luttent contre le gouvernement Netanyahu et qui réclament la paix, nous semble bien plus nécessaire.

La présence dans le mouvement BDS d'organisations de caractère confessionnel, financées par des pays où l'antisémitisme est agité régulièrement et confondu avec la destruction d'Israël, ne peut nous rassurer. Militants et défenseurs des droits humains, nous sommes attachés à combattre toutes les formes de racisme et d'antisémitisme, avec une vigilance constante.

Pour nous, la solidarité internationale se bâtit par la construction des plus larges rassemblements démocratiques, le respect des peuples, la lutte contre toutes les formes de racisme et d'antisémitisme, la recherche de dialogue avec les forces progressistes israéliennes et palestiniennes qui, ensemble, peuvent tracer la voie vers un futur de justice et de paix. ■ UJRE, 28/10/2024

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 9 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <http://ujre.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE AQUARELLE

14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "pas comme les autres" magazine progressiste juif. Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

L'HYSTÉRIE GUERRIÈRE DE BENYAMIN NETANYAHOU.

par **DOMINIQUE VIDAL**

(Suite de la Une)

On imaginait mal, en effet, que Netanyahu puisse franchir une nouvelle marche dans l'escalade qu'il a entreprise dès le 8 octobre 2023. L'opération terroriste du Hamas appelait évidemment une « riposte » de Tsahal. Mais le « droit à la défense » de l'État d'Israël supposait une opération proportionnée. Le Premier ministre n'a tenu aucun compte de cette obligation : l'assassinat de 1140 Israéliens et l'enlèvement de 250 autres citoyens transformés en otages à Gaza ont d'ores et déjà coûté la vie à près de 50 000 civils palestiniens et libanais. Pour sa part, la revue scientifique *The Lancet*, a même publié fin juillet 2024 une enquête évoquant 186 000 morts et disparus. À l'heure où ces lignes sont écrites, le ministère de la Santé affirme que 45 000 Gazaouis, dont deux-tiers de femmes et d'enfants, sont morts en un an.

Les images de plus en plus rares des ruines de Gaza et du désarroi des survivants font penser à celles de Berlin ou Varsovie à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Pour détourner les doigts le désignant, du monde entier, comme un criminel de guerre, Netanyahu a multiplié les provocations contre l'Iran et ses alliés, le Hezbollah et le régime syrien. Tsahal est allée, on s'en souvient, jusqu'à assassiner un des principaux dirigeants islamistes Ismaël Haniyeh en plein Téhéran le 31 juillet après avoir bombardé, le 1^{er} avril, une annexe de l'ambassade iranienne à Damas, y tuant onze personnes dont le général Mohammad Reza Zahedi, commandant de la Force Al-Qods iranienne pour la Syrie et le Liban.

Pour la seconde fois, Israël a mis ses moyens aériens au service d'une nuit de bombardements, celle du 25 au 26 octobre, sur des dizaines de cibles militaires en Iran. Mais Netanyahu a, semble-il, limité l'ampleur de ces attaques. Afin d'éviter de provoquer une guerre régionale de premier plan dont les démocrates états-unis craignent les conséquences sur l'élection présidentielle du 5 novembre ?

Bien plus massifs et meurtriers furent les bombardements israéliens sur le Sud-Liban et les quartiers sud (chiïtes) de Beyrouth à partir du 23 septembre. Comme à Gaza, Tsahal n'a nullement limité les interventions de son aviation et de ses fantassins au Liban, après avoir fait exploser de nombreux pageurs, puis des talkies-walkies : l'originalité de cette innovation meurtrière a contraint la direction du Hezbollah à revenir à la tenue de réunions en profondeur ; et c'est ainsi que l'armée israélienne, bien informée par des agents au sein du mouvement chiïte, a pu assassiner Hassan Nasrallah, puis son successeur.

Et même les Houthis du Yémen, qui réussirent à envoyer plusieurs missiles sur Israël, le payèrent d'opérations de bombardements de Tsahal contre les villes de Ras Issa et Hodeïda, en juillet, puis en septembre.



Le plus choquant, au-delà des dizaines de milliers de victimes de l'hystérie guerrière de Netanyahu, c'est la lâcheté des États face à de tels crimes de guerre et contre l'Humanité en série. Combien de présidents ou de Premiers ministres habitués à faire la leçon – à juste titre ou non – à tel ou tel de leurs homologues, ne jugèrent pas nécessaire d'exprimer à Netanyahu l'horreur que produisent les opérations terroristes de Tsahal ? C'est comme s'ils y consentaient. Même la Cour internationale de justice (CIJ), interrogée par l'Afrique du Sud, a dès janvier 2024 demandé à Israël de faire tout son possible pour « empêcher la commission de tout acte entrant dans le champ d'application » de la Convention sur le génocide, et de prendre « toutes les mesures en son pouvoir pour prévenir et punir l'incitation directe et publique à commettre le génocide [1] ».

La censure ou l'autocensure des grands médias occidentaux alignent ceux-ci sur la *hasbara* (propagande) israélienne. Du spectacle épouvantable de ces guerres, les Israéliens comme les peuples américain et européens ne voient pour l'essentiel que la tragédie du 7 octobre 2023, exposée de manière répétitive sous tous les angles imaginables, mais très rarement les destructions matérielles et humaines provoquées par les bombardements de l'armée israélienne. Et pourtant des enfants et des femmes à Gaza représentent les deux-tiers des pertes. Le secrétaire général de l'ONU, Antonio Guterres, a même déclaré que Gaza était devenue un « cimetière pour enfants [2] ».

Quant aux infrastructures et aux immeubles, ils sont réduits à des tas de gravats dissimulant encore des milliers de cadavres de disparus. D'où cette étude de la Conférence des Nations unies pour le commerce et le développement (Cnuced) selon qui la reconstruction de la bande de Gaza durerait plusieurs décennies et coûterait des dizaines de milliards de dollars [3].

C'est dire que, par-delà le débat juridique actuel sur la qualification de « génocide », la réalité des nouvelles guerres d'Israël à Gaza, en Cisjordanie et au Liban devrait suffire à tout spécialiste honnête pour mettre en garde Israël contre les crimes multipliés par son armée. Une simple relecture de la définition onusienne du « génocide » permet de

faire le lien entre théorie et pratique. L'assassinat de dizaines de milliers de Palestiniens et de Libanais, en grande majorité civils n'en fait-il pas indiscutablement partie ? *Idem* les pogromes perpétrés par des colons contre des villages palestiniens ? *Idem* les tortures infligées à des civils palestiniens ? *Idem* les déplacements forcés de population du Nord au Sud puis du Sud au Nord et à nouveau du Nord au Sud ? *Idem* la mise en œuvre d'un embargo total au point d'affamer, d'assoiffer et de priver d'élec-

tricité des foules considérables ?

Une phrase suffit à caractériser la haine que vouent les dirigeants israéliens à leurs adversaires. Elle figure dans le premier discours du ministre israélien de la Défense Yoav Galant : dès le 9 octobre 2023, il a ordonné un siège total de la bande de Gaza : « Pas d'électricité, pas de nourriture, pas d'eau, pas de gaz, tout est fermé (...) Nous combattons des animaux et nous allons donc les traiter comme tels [4]. » ■ 27/10/2024.

* Journaliste et historien. Dernier livre : *Palestine-Israël : une histoire visuelle* (avec 100 cartes de Philippe Rekacewicz), Seuil, 2024, 33 euros.

¹ Le Monde, International, 26/01/2024 : <https://cutt.ly/4eFrRTok>

² Francetvinfo : <https://cutt.ly/weFrE7GZ>

³ ONU Info : <https://cutt.ly/4eFrRBoN>

⁴ Libération, 09/10/2023 : <https://cutt.ly/jeFrAzts>

Communiqué

NON AU MEETING DE BEZALEL SMOTRICH, À PARIS, LE 13 NOVEMBRE 2024

L'UJRE signale et condamne la venue à Paris, ce 13 novembre, de **Bezalel Smotrich** à un meeting de l'extrême droite sioniste. Ce « représentant des colons extrémistes au gouvernement, partisan de la ségrégation entre Juifs et Arabes en Israël, appelle ouvertement au nettoyage ethnique de Gaza, à la colonisation de Gaza et à l'annexion formelle de la Cisjordanie. Il mène Israéliens et Palestiniens au chaos ».

L'UJRE appelle* les pouvoirs publics, avec **GOLEM** et le **RAAR**, à « interdire cette réunion qui risque de provoquer des troubles à l'ordre public ». Si elle était maintenue, en présence de Bezalel Smotrich, l'UJRE appelle « celles et ceux qui rejettent cette politique meurtrière de haine et de destruction à Gaza et qui sont sensibles à l'avenir d'Israël et de la Palestine » à se rassembler le 13 novembre pour affirmer « leur engagement pour la paix, pour un cessez-le-feu et pour le retour des otages, dans une perspective de paix et de règlement politique du conflit. » ■

* Appel disponible sur <https://ujre.fr>

L'ORDRE RÈGNE : L'ILLIBÉRAL

BRUNO RETAILLEAU CAMPE PLACE BEAUVAU

par **PATRICK KAMENKA**

« Rétablir l'ordre, rétablir l'ordre, rétablir l'ordre », a clamé le nouveau ministre de l'Intérieur **Bruno Retailleau** affichant ses trois priorités en succédant à Gérard Darmanin au sein du gouvernement Barnier dont l'orientation est à rebours du vote des Français qui ont placé en tête le *Nouveau Front populaire* (NFP) pour barrer la route au RN lors du 2^{ème} tour des législatives.

Le choix de Bruno Retailleau, ex-sénateur de Vendée proche de l'ultra-conservateur Philippe de Villiers, comme locataire de la Place Beauvau, est assumé par Emmanuel Macron et son Premier ministre, alors même que la proximité de l'ancien président du groupe LR au Palais du Luxembourg avec les mantras de l'extrême-droite ne fait pas mystère. En témoigne la députée lepéniste Laure Lavalette qui s'extasie devant les positions du ministre : « *Quand on écoute Bruno Retailleau, on a l'impression que c'est un porte-parole du RN* ». Reprenant les antennes de l'ancien chef du FN, Jean-Marie Le Pen, sur « le fléau » de l'immigration, Bruno Retailleau, dès son intronisation, a mis en garde contre « *une société multiculturelle qui comporte des risques de devenir une société multiraciste* ».

Poussant les feux, le clivant ministre – numéro 3 du gouvernement – n'a pas hésité à défier les fondements républicains en proclamant dans les colonnes du JDD (un des media de la galaxie du très conservateur Vincent Bolloré) : « *L'État de droit, ça n'est pas intangible, ni sacré* ». CQFD !

Jouant sur les peurs, Bruno Retailleau a profité de l'assassinat de Philippine, une jeune étudiante, dont est accusé un ressortissant marocain sous OQTF, pour lancer le projet d'une nouvelle loi sur l'immigration programmée à l'horizon de janvier 2025, un an à peine après celle qu'avait écrite son



prédécesseur Darmanin. Les positions identitaires du ministre visent à remettre en cause les mesures de la loi Darmanin censurées par le Conseil constitutionnel ; et en priorité, pour privilégier la préférence nationale touchant aux prestations sociales (comme l'AME), à prolonger les durées de rétention des migrants sans papier et à s'attaquer au droit du sol, pour durcir les règles sur l'immigration. À cette aune, Michel Barnier s'est rendu avec son ministre de l'Intérieur à Menton. Au cœur de ce déplacement, la question de l'immigration, au moment où l'Italie de Georgia Meloni (néofasciste) vient de conclure avec l'Albanie un pacte faustien : les migrants en route pour l'Italie sont désormais arrêtés en mer Méditerranée et conduits dans un centre de rétention albanais. Place Beauvau, les préfets ont reçu la consigne « *Éloignez plus et régularisez moins* »... à l'unisson des promesses d'Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne, faites aux 27 pour élaborer un nouveau cadre législatif de lutte contre l'immigration.

Ce rapprochement RN, LR et macronistes sur l'immigration tombe à pic pour que le parti lepéniste soit plus que jamais le maître des horloges du débat

parlementaire, au moment où Michel Barnier tente d'imposer à l'Assemblée nationale un budget d'austérité prévoyant 40 milliards d'économies de dépenses publiques et 20 de nouvelles ponctions fiscales pour 2025, afin de résorber le déficit de 6 % du PIB en 2024 pour le ramener à 5 % en 2025.

Cris d'orfraies chez les macronistes, dont Gabriel Attal et Gérard Darmanin, face aux mesures de taxation exceptionnelle de 0,3 % sur les foyers fiscaux les plus riches et les superprofits de 300 grandes entreprises. Alors que Maignon prévoit le matraquage des salariés en imposant le gel des retraites pendant 6 mois, la hausse

des franchises médicales, une attaque en règle contre les services publics avec la suppression de milliers d'emplois dans les collectivités territoriales, à l'école et avec les 5 milliards d'économie pour l'hôpital public.

Face à cette politique du rabot, le NFP a lancé une dizaine de propositions pour récupérer près de 49 milliards d'euros, « *sans hausse d'impôts sur les classes moyennes et populaires* » réclament les députés du NFP pour qui « *ces recettes sont à comparer aux baisses d'impôt dont ont bénéficié depuis 2017 les entreprises et les ménages les plus fortunés pour un montant de 62 milliards d'euros* » (*L'Humanité* du 18 octobre).

Alors que la discussion sur le budget 2025 s'engage au Palais Bourbon à partir du 21 octobre, la secrétaire générale de la CGT, Sophie Binet, a appelé « *les parlementaires à refuser les reculs et à se tourner vers le chemin des recettes fiscales, en taxant notamment les dividendes et les rachats d'actions de façon non cosmétique* », et à « *couper dans les aides versées aux entreprises qui ont démontré leur inefficacité, comme le crédit impôt recherche* ». ■ 21/10/2024

À LIRE

« LOIN, TRÈS LOIN DE JEAN-LUC MÉLENCHON » DE VALÈRE STARASELSKI

lu par **BERNARD FREDERICK**

C'est toujours une gageure, pour un écrivain, un essayiste, un journaliste, de reprendre ses articles ou interventions sur une décennie (2013-2023) et d'en faire un livre, sans que rien ne semble unir ces textes, forcément disparates, forcément datés, et dont la réunion, pourtant, comme on dit, « fait sens ».

Ce « sens » chez Valère Staraselski, il faut avant tout le chercher dans un engagement, mieux : une prise de position. Prendre position, voilà qui paraît, aujourd'hui, bien dépassé, tant le reniement s'avère banal.

Valère Staraselski est un intellectuel communiste, fier de l'être, qui ne renie pas son histoire – la

sienne propre – ni celle de son pays, de son parti, ni celle de ce qu'on appelait autrefois *le mouvement ouvrier international*. Et c'est tout cela qui permet à ce panoramique littéraire, politique et philosophique « *Du pape François à Domenico Losurdo, penseur du communisme* » de trouver son unité et son harmonie.

Mais alors, que vient faire ici Mélenchon ? Rien. Il n'est jamais cité ; aucune allusion n'est faite au personnage. C'est un repère géographique pour évaluer une distance. C'est un ailleurs grand ouvert au monde et sur le monde. C'est une provocation, au meilleur sens du mot : une provocation à penser.

« *La position d'un écrivain, d'un intellectuel,*

engagé dans une organisation politique – de droite, du centre, de gauche ou d'ailleurs et peu importe l'époque –, écrit Arlette Vidal-Naquet, la préfatière du recueil, *n'a jamais été des plus aisées. Quand elle n'est pas risquée. Mais n'est-ce pas, après tout, le prix à payer pour ne pas s'en tenir à ce que chacun a en propre et fuir l'entre-soi, pour enfin se mêler activement de ce qui regarde tout le monde ?* »

De quoi aller loin, très loin. ■

Valère Staraselski, *Loin, très loin de Jean-Luc Mélenchon. Du pape François à Domenico Losurdo, penseur du communisme*, préf. Arlette Vidal-Naquet, Éd. L'Harmattan, 2024, 158 p., 17 €.



BAUMGARTNER

lu par JEANNE Galili-Lafon

Paul Auster, mort le 30 avril 2024 à l'âge de 77 ans, avait publié une trentaine d'ouvrages. Vous trouverez ci-dessous la recension de son dernier titre paru, *Baumgartner*, annoncée dans nos PNM de mai et de juin, que nous avons le plaisir d'avoir reçue de notre collaboratrice, aujourd'hui bien rétablie.

Entrée mémorable et presque comique du « héros » dans l'incipit du dernier roman de Paul Auster. Baumgartner, professeur de philosophie vieillissant, descend dans sa cuisine pour téléphoner à sa sœur mais cherche aussi un livre oublié la veille dans son salon. Une odeur inquiétante lui fait découvrir qu'un des brûleurs est resté allumé. Baumgartner en enlevant la casserole de la gazinière se brûle la main : « *cri de douleur* ». Il va quand même ouvrir à une séduisante livreuse, dont il est amoureux, puis au jeune préposé aux compteurs.



Paul Auster, New York, 2008.

Mais en voulant montrer à celui-ci le chemin de la cave, il dégringole tout en concluant « *au moins, je ne suis pas mort, j'imagine que ce n'est pas négligeable* ». Deuxième « *cri de douleur* ».

Peu à peu, le récit devient le récit de sa vie, ce qu'il se remémore. Jaillissent des souvenirs anodins, semble-t-il. Le souvenir, alors qu'il était dans un train, de la gifle énorme d'un père à son petit garçon, sans raison. Anodin ? Non puisque celui-ci fait venir à la mémoire l'image de son propre père qui, lui, ne l'avait jamais giflé.

Le père entre alors dans le récit, Jakob le Polak, dont le narrateur fait un portrait superbe avec ses contradictions, ses rêves de révolutionnaire, mais qui laissait sa femme et sa sœur faire le travail tandis qu'il se réfugiait à l'étage pour lire l'autobiographie d'Emma Goldman, pour la septième fois, tout en buvant des schnaps, Jakob « révolutionnaire fantôme ».

Plus tard, de sa belle écriture fluide, il est question d'un voyage. Paul Auster, l'écrivain, a fait un voyage en Ukraine en 2017 et nous, lecteurs, sommes de plus en plus sensibles à la ressem-

blance entre l'écrivain et son personnage « inventé ». Fiction et réalité. L'histoire est-elle vraie ? Est-ce une invention ? Les loups qui ont envahi la ville, Paul Auster veut y croire ou du moins choisit d'y croire. Plaisir d'imaginer. En revanche, l'assassinat méthodique par les Allemands : 10 000 juifs rassemblés et abattus dans le cimetière juif de Stanisławów. Les horreurs s'enchaînent. Les historiens sont précis, « ça » s'est réellement passé.

Mais peut-être que le plus attachant c'est la rencon-

tre, jeune homme, avec Anna, poétesse, un amour fou et la mort de celle-ci, emportée par une vague monstrueuse. Le procédé du narrateur est habile : c'est parce que Baumgartner lit le journal intime d'Anna que nous découvrons leur belle histoire. Mais quand Paul Auster évoque cet amour fou et ce deuil impossible, il a abordé un autre continent, celui de la vieillesse, avec humour. Il a en effet oublié que la fermeture éclair de son pantalon est restée ouverte, alors qu'il évoquait des collègues plus âgés dont il pouvait se moquer et se demander combien de mois ou d'années il lui faudrait avant de devenir « *un membre du club à part entière* ».

Il est assis dans son jardin par un jour ensoleillé pensant à l'oubli, à la mémoire, un passé lointain surgit : un voyage exceptionnel de toute la famille empilée dans la voiture familiale « *par un lumineux matin de nuages blancs et de ciel bleu* ». Souvenir et réalité du présent s'entremêlent.

Un petit livre qu'il faut déguster, tendre, drôle et dont la fin est ouverte puisqu'on laisse Baumgartner sur la route après son accident, obligé de rentrer à pied « *en quête d'aide* ».

Ainsi, « *le dernier chapitre de la saga de S.T. Baumgartner débute* ». ■

Paul Auster, *Baumgartner*, Éd. Actes Sud, Paris, 2024, 208 p., 21,80 €.



À VOIR

Les petits théâtres comme celui de La Reine blanche (passage Ruelle, Paris 18e) recèlent de bonnes surprises : faute de moyens pour de gros décors, l'accent est mis sur le texte et le jeu d'acteur. La mise en scène est précise et l'expression des deux comédiennes excellente. Décor minimal, donc, mais accompagnement à la guitare par Alban Losseroy, musicien muet très présent, observant le déroulé, tout en y contribuant subtilement.

Une mère rejointe par sa fille dans la préparation du repas rituel de *Pessah* (« passage »), le *seder*, tiendront seules la scène, soutenant l'arrivée des invités, dont le spectateur, captivé, imaginera la présence. Dans ce rituel, festif mais pas dévot, la fille, Camille Timmermann, énoncera la leçon, s'adressant tout au public... Sa maman, campée par Barbara Tissier, réussit, sans feindre un quelconque accent pataouète*, à jouer avec la prosodie impulsive et méditerranéenne d'une mère oranaise, « *comme là-bas, dis !* », sans le dire.

Elles sont à se demander ce qui unit et ce que l'on transmet lors de ce rituel, quand ceux d'avant

« EN QUOI CETTE NUIT... »



Reine blanche En quoi cette nuit...

avaient quitté l'Algérie, comme ceux de la Bible avaient quitté l'Égypte des pharaons ; la préparation de la table par ces deux-là, l'incontournable nécessité de retrouver les tramousses, graines de lupin sans lesquels la table serait déficiente, en contrepoint de la symbolique des mets qui par leur nom évoquent les tourments et les souhaits bibliques.

La lecture de la *Hagada* (« légende » en hébreu) sera ponctuée d'anecdotes familiales, de souvenirs

de déracinement et de liturgies commentées ou émaillées par des tas de digressions, tendres ou sensibles. Le titre de la pièce en est inspiré.

Dans le récit légendaire du « passage », l'exil d'Oran remonte, campé par le partage de grand-mère à petite-fille, d'une expérience familiale. Dans la mer de souvenirs pas trop amers, le rituel sert de boussole. On retient un bon moment de slam en diaphonie avec des mots accompagnés de trilles du musicien et de gestes de cuisine coordonnés.

L'argument de cette pièce croise une pratique étendue : cette fête de

la libération fait se retrouver juifs et amis, proches, époux... goys, croyants ou pas, et l'espoir divin ne compte pas tant que la chaleur humaine.

Présentée jusqu'au 3 novembre à La Reine Blanche, la pièce, signée Barbara et Renaud Tissier mise en scène par David Nathanson, **est désormais en tournée**. Pour toute précision, visitez le site : <https://www.enquocettenuit.fr>. ■ Robert Sebbag

* **Pataouète** : Parler populaire spécifique des Français d'Algérie dont le fond emprunte à plusieurs langues méditerranéennes.

Portrait de l'artiste après sa mort (FRANCE 41 - ARGENTINE 78)

Écrit et créé par **Davide Carnevali**, avec la musique de **Gianluca Misiti**, ce spectacle est joué en France pour la première fois. Sur scène, **Marcial Di Fonzo Bo**, merveilleux comédien né à Buenos Aires, installé à Paris en 1987. Il suit des cours de théâtre, rencontre Claude Régy et crée, en 1994, la *Compagnie des Lucioles*. Il joue, il met en scène. Nommé aux Molières en 2011 comme meilleur metteur en scène pour *La Mère* de Florian Zeller, il dirige le Centre Dramatique National d'Angers depuis 2023.

En 2000, Davide Carnevali, après plusieurs mises en scène, crée à Milan *Variations sur le modèle de Kraepelin*, qui obtient en 2009 le prix Marisa Fabbri. Cette pièce a reçu des prix à Buenos Aires en Argentine en 2011, en France en 2012, en Espagne. Elle a été mise en scène en Estonie et en Roumanie. Ses œuvres ont été représentées lors de plusieurs festivals internationaux et traduites dans plus de dix langues.

Davide Carnevali livre l'histoire d'un mystérieux appartement dans lequel dialoguent un musicien argentin dissident, enlevé sous la dictature, le fan-



Marcial Di Fonzo Bo © Victor Tonelli

tôme d'un musicien juif, disparu de Paris dans les années 40, et les fantômes des nombreux disparus. Marcial Di Fonzo Bo, qui a connu la dictature argentine, mène l'enquête.

La pièce est adaptée à chaque pays qui la reçoit. L'homme, en France, hérite un appartement d'un inconnu, paraît-il un parent. Il se rend en Argentine et entreprend une recherche, où réalité et fiction s'entremêlent, où surgissent les disparitions des

dissidents au régime, les Juifs sous l'Occupation en France, obligés de se cacher, les femmes et les hommes écrasés par l'histoire.

« *L'enquête est fondamentale, parce que le travail de l'historien est réellement un travail de policier, de détective* » (entretien avec Laure Dautzenberg). Il est question des dictatures européennes, en lien avec la dictature argentine.

Dans l'appartement vide, un piano joue tout seul ; le compositeur Misiti n'est plus là, où est-il ? Seul pourrait le dire le policier assis dans la rue, sur la voiture. Marcial y pénètre « *le voilà enfin cet appartement dont j'ignorais l'existence il y a si peu*

de temps encore, qui s'est construit dans mon imagination, qui porte les traces d'évènements réels ». Il trouve un dossier avec le compte-rendu du Ministère : « *L'intervention a lieu le 26 juin 1978, le jour de la fête de la Victoire de la Coupe du monde, pour que personne ne remarque le bruit et les cris...* ».

Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, Paris 11°. Durée 1h30 à 20h du 15 au 22/11, à 20h30 du 25 au 27/11 et à 18h les 16 et 23/11. Relâche jeudi 21 et les dimanches.

MÉMOIRE

LA NUIT DES POGROMS

Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, l'État nazi déclenche des pogroms contre les Juifs d'Allemagne, d'Autriche et des Sudètes. Si l'histoire retint d'abord le terme de « Nuit de cristal », dénomination de la « novlangue » nazie destinée à n'évoquer que le bruit des vitrines cassées, et passer sous silence la barbarie qui s'exerça cette nuit-là contre les Juifs, aujourd'hui, fort heureusement, les historiens parlent de la *Nuit des pogroms*.



Des nazis et des civils allemands assistent au saccage de biens juifs pendant la Nuit de Cristal, probablement dans la ville de Fürtth, en Allemagne, le 10 novembre 1938.

Jalon important dans la montée du nazisme et du fascisme en Europe, les nazis, au pouvoir depuis 1933, orchestrent cette nuit-là une vague de violences antisémites : plus de 2 500 victimes juives, plusieurs centaines de morts, 400 suicides dénombrés à Berlin et Vienne, 26 000 personnes arrêtées et pour certaines déportées dans des camps de concentration, 275 synagogues brûlées ou détruites...

Cette Nuit des pogroms se déroula au vu et au su de toute l'Europe : ne pouvaient être ignorées les images des synagogues incendiées, des enfants, des femmes et des hommes assassinés, arrêtés en masse, frappés et humiliés en public. Et pourtant... la France fut la seule grande démocratie à ne pas avoir dénoncé officiellement ces massacres et elle persista dans sa politique de refoulement des Juifs qui tentaient de fuir l'Allemagne et de laissez-faire face à Hitler.

Rendons hommage aux victimes !

Face à l'augmentation vertigineuse en France, en Europe et dans le monde des actes antisémites, affirmons notre détermination à combattre l'extrême droite et toutes les idéologies de haine.

L'*Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE)* soutient l'appel de *Mémorial 98* et du *Réseau d'Actions contre l'Antisémitisme et tous les Racismes (RAAR)* à commémorer la Nuit des pogroms du 9 novembre 1938, devant le *gymnase Japy**.

Retrouvons-nous nombreux-ses pour ce rassemblement de mémoire et de combat. ■ TA

* C'est au gymnase Japy que furent parqués les Juifs raflés par la police de Vichy dès 1941, avant d'être déportés vers les camps de la mort nazis. – 2 rue Japy Paris 11e, métro Voltaire ou Charonne.

Cinéma LA CHRONIQUE de LAURA LAUFER

HISTOIRE DE SOULEYMANE de Boris Lojkine avec Abou Sangaré

Boris Lojkine tourne depuis dix ans des fictions inspirées d'un réel où le continent africain tient une grande place. Il réussit, avec *L'Histoire de Souleymane*, à faire vivre un personnage de migrant joué par le mécanicien Abou Sangaré qui, lui-même, vit, en vrai, une situation précaire comme celle de son personnage. En vélo et à toute vitesse dans les rues de Paris, Souleymane livre des repas tout en répétant dans sa tête le récit de persécution politique acheté à un escroc venu, comme lui, de Guinée. Dans 48 heures, Souleymane sera interrogé par l'Ofpra pour justifier de sa demande d'asile.

C'est du point de vue subjectif que le vécu de Souleymane est conté dans cette unité de temps. La première partie du film nous fait vivre le rythme infernal des livraisons dont Souleymane reçoit commande par un compte sur plateforme ouvert par Emmanuel, un compatriote escroc. L'ubérisation est ici bien montrée dans sa précarité et sa flexibilité angoissantes, une gangrène de toute la sphère laborieuse. Souleymane est ici soumis à un double esclavage : celui de l'escroc qui lui donne sa paie comme il le veut et la dépendance aux plateformes, propriétés de multinationales où l'employeur reste inatteignable et peut couper l'utilisation de l'application quand il le veut. Invisibilité et opacité abolues, transformant le salarié en esclave sans droits. Le film montre la brutalité de cette forme de travail et la loi de la jungle qui sévit au sein même des migrants, entre eux, poussés par le système à escroquer pour survivre. La dernière partie entre dans le drame plus intime de Souleymane et nous fera connaître les réelles raisons de son émigration.



Ce film à petit budget, tourné avec une équipe réduite, est une réussite. La plupart des scènes de livraison ont été tournées à vélo par l'équipe du film, entraînant le specta-

teur aux côtés du héros et au plus près de sa volonté de survie. Si Souleymane n'est pas légitime, au regard des critères répondant au droit d'asile, le film montre qu'une autre légitimité existe, celle d'un destin humain poignant. À l'heure où Meloni, von der Leyen et Barnier veulent faire de l'immigration le bouc émissaire de nos maux sociaux, ne l'oublions pas. ■

À VOIR

LA NOIRE DE ... de OUSMANE SEMBÈNE avec MBISSINE THÉRÈSE DIOUANA, ANNE-MARIE JELINEK, ROBERT FONTAINE



Le long métrage *La Noire de...* signait l'entrée du cinéma africain dans le cinéma mondial, alors que le décret Laval de 1934 interdisait aux Africains de tourner des films sans autorisation des gouverneurs de l'Afrique française occidentale, comme équatoriale. Sembène avait écrit *La Noire de...*, inspirée d'un fait divers, dans son recueil de nouvelles *Voltaïque* paru aux éditions *Présence Africaine* en 1962. Son film reprend ce récit sur le suicide d'une jeune sénégalaise, employée comme bonne par des coopérants pétris d'idées néocoloniales. Sembène y fait la critique du paternalisme de ces employeurs, mais dira que « la couleur de peau n'est qu'un accessoire dans cette affaire » : la bonne aurait pu être portugaise. Ce sont les conditions d'exploitation et les rapports de classe qui produisent ici l'aliénation, l'enfermement, l'isolement liés au déracinement de Diouana, dans l'exil. Diouana était heureuse de s'occuper des enfants à Dakar mais à Antibes, elle n'est plus traitée que comme un objet exotique, ses patrons et leurs invités multipliant les humiliations de race, de classe et de sexe. S'enfermant dans une révolte muette, Diouana préférera la mort à l'esclavage. Le film élargit sa vision de classe à celle de l'identité de l'Afrique par la symbolique du masque. *La Noire de...*, film aux moyens très modestes, affirmait le refus pour son personnage de femme d'être vue comme une chose et clamait fort, à l'image de l'Afrique, sa dignité et son droit à exister par et pour elle-même. ■

MEGALOPOLIS

Francis Ford Coppola dresse un parallèle entre le déclin de l'empire des États-Unis et la fin de Rome. L'Amérique est à ses yeux un système belliqueux où règnent conflits de pouvoir, d'argent et la société du spectacle. Son héros conçoit que seule une ville refuge pourrait sauver l'avenir de l'humanité, pour échapper à la guerre civile et au fascisme. Un film pessimiste mais utopiste et humaniste. Montage et image sous l'influence de Federico Fellini et d'Abel Gance. ■ LL

DOS YIDISH VINKL - דאס יידיש ווינקל

Le yiddish et ses dialectes



Certains pensent parfois qu'il y aurait plusieurs « yiddish », différents, chacun persuadé que le « sien » est le bon... Qu'en est-il ? Quelle différence entre langue et dialecte ? Une langue, toute langue, le yiddish aussi, se constitue à partir de dialectes d'une autre langue jusqu'à s'en distinguer et devenir une langue à part entière.

Les dialectes sont les formes que prend une même langue selon les aires géographiques, les régions. Des différences de prononciation, des mots particuliers, tout cela à l'intérieur d'une seule langue. Ce sont donc les variantes d'une langue. Ainsi, l'on sait que notre *mame-loshn* est née à partir de plusieurs dialectes de la langue allemande. Jusqu'à devenir une langue différente. Et ce yiddish, à son tour, a développé ses propres dialectes.

On distingue d'abord deux grandes branches : Le **yiddish occidental**, מערב'דיק יידיש, le *mayrev-yidish*, qui fut parlé en Alsace, Allemagne, Suisse, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas. Un yiddish, plus près de la langue allemande, comportant moins de mots venant des langues slaves, mais possédant les caractéristiques communes du yiddish. Ce yiddish a petit à petit décliné, mais n'a pas totalement disparu et l'on trouve encore, en Alsace comme aux Pays-Bas, par exemple, des gens qui l'ont parlé et le connaissent.

Selon les régions, il y avait des différences de prononciation d'un même mot, ou des mots régionaux particuliers. Comme chez nous, en langue française, des mots *marseillais, toulousains, lorrains, alsaciens*, etc. Ainsi, une *serpillère* sera appelée selon les régions, *toile, wassingue, cinse, patte, torchon, panosse, pièce*. Nous n'avons plus de dialectes, pourtant les différences régionales subsistent...

Puis, le **yiddish oriental**, le *mizreh-yiddish*, מזרח-יידיש, parlé dans un très vaste territoire qui va de la Lituanie à l'Ukraine, en passant par la Pologne, l'Autriche, la Hongrie, la Bessarabie, etc. Ce yiddish a évolué différemment au contact des populations qui parlaient russe, polonais, ukrainien, tchèque... Et de nouveaux dialectes, de nouvelles variétés de ce yiddish ont vu le jour.

On distingue aujourd'hui trois grandes zones linguistiques :

1. Le yiddish du Nord-Est ou *litvish*, parlé en Lituanie, Biélorussie, Lettonie, Nord-Est de la Pologne, Nord-Est de l'Ukraine.
2. Le yiddish central ou *poylish, galitsyanish*, parlé en Pologne, Galicie de l'Ouest et du Centre.
3. Le yiddish du sud, *besaraber, volonyer yidish*, parlé en Roumanie, Galicie orientale,

Ukraine et le Sud-Est de la Pologne.

Et entre ces trois grandes aires, il y a des zones intermédiaires, comme en Autriche, Hongrie, où l'on pouvait sentir l'influence de l'un ou de l'autre dialecte. Un entre-deux... Tous ces gens, de fait, se comprenaient, parlaient une même langue, avec des prononciations différentes, quelques mots différents, qui pouvaient prêter à rire ou à discuter, comme notre *chocolatine* versus *pain au chocolat*. Quelques exemples :

- Le lait : *di milkh*, די מילך pour le *litvish*, *di milekh*, די מילעך pour les deux autres.
- Petit : *kley*, קליין pour le *litvish*, prononcé *klayn* pour le *poylish* et à nouveau *kley* pour les *Galitsyaner*.
- Froid : *kalt*, קאלט, pour les deux premiers, mais *kolt* pour les dialectes du sud.
- Eh bien : le *nu*, נון qui devient *ni* en version *poylish*...

On voit que les variations portent avant tout sur la prononciation des voyelles (u/i), des diphtongues (ey/ay) plus quelques mots différents. Les uns et les autres pouvaient s'identifier, bien sûr, en s'écoutant parler tout comme un Parisien reconnaît immédiatement un Méridional à son accent *chantant* et inversement grâce à l'accent dit « *pointu* ». Une même langue, riche de ses variétés, un merveilleux outil de communication qui permettait à tous de se comprendre, avec une langue écrite et une orthographe plus ou moins commune. Puis est venue ce que nous appelons la langue standard, le *klal yiddish*, qui reprend des éléments des différents dialectes. La prononciation des voyelles y est certes plus proche de celle du *litvish*, mais la grammaire, elle, plus près de celle des deux autres.

Et n'oublions pas que ce yiddish, bien vivant, continue d'évoluer. En Amérique du Nord, en Australie, les yiddishophones nouveaux arrivants, *di grine*, די גרינע (les verts) créèrent de nouveaux mots : *boytshik*, בויטשיק, par exemple. Aujourd'hui, les communautés de *haredim*, les stricts-observants qui gardent le yiddish comme langue maternelle, ont de nouvelles prononciations, créent en quelque sorte de nouveaux dialectes que les linguistes du yiddish observent avec intérêt.

Aussi, si vous avez à l'oreille la prononciation particulière à votre famille, à sa région, gardez-la précieusement ! C'est un trésor à ne pas perdre !

Un lomir zikh trefn in a khoydesh arum in undzer yiddish-vinkl...

Et retrouvons-nous dans un mois dans notre coin du yiddish. ■ Regina Fiderer

Exposition

L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ du *Dibbouk* MIS EN SCÈNE AU MAHJ

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

(Suite de la Une)

C'est entre 1912 et 1913 que Shloyme Zanvi Rapoport a organisé une expédition ethnologique en Russie et en Ukraine, avec un groupe de spécialistes et un photographe, dans des régions éloignées de l'empire tsariste comme la Podolie et la Volhynie, en quête des légendes anciennes que véhiculait la tradition orale et qui étaient en train de disparaître.

Sous le pseudonyme de Shalom Anski, il a écrit sur ce thème, en yiddish et ensuite en russe, une pièce en quatre actes qu'il a achevée entre 1914 et 1917. C'est sa version en hébreu qui a été imprimée dans la revue *Yatsura*. Elle a été représentée avec beaucoup de succès en 1920 au *Elyse Teatr* de Varsovie, puis à Moscou un an plus tard, en hébreu, par la troupe du théâtre *Habima*.

L'héroïne de ce drame est une jeune fille, Léa, dont le père, Sender, rejette régulièrement tous les prétendants sans jamais demander son avis à l'intéressée. Il avait déjà conclu un accord avec une famille de sa connaissance. Mais il n'a pas tenu parole, ayant connu une autre famille, encore plus riche. Alors que s'annoncent ces épousailles peu souhaitées, Léa rêve du jeune Hanan et en tombe amoureuse dans ses songes. Quant au jeune homme, il s'est lui aussi épris de Léa. Mais, on l'aura compris, leur amour est impossible. Il ne se réalise que dans un contexte fantasmagorique.

Cette œuvre a été traduite en hébreu en 1922. Le drame a été représenté dans toute l'Europe (en France, la pièce a été mise en scène par Gaston Baty au théâtre des Champs-Élysées, à Paris, en 1938) et a même été présentée aux États-Unis.

Narrée par l'écrivain, l'histoire est inspirée des contes qu'il a pu consigner par écrit lors de son long voyage scientifique, mais elle témoigne de son vœu de s'écarter des récits anciens. Elle a une triste fin puisque Hanan perd la vie et que Léa est prisonnière d'un *dibbouk*, qui n'est autre que l'être qu'elle chérit plus que tout.



1919. Alter Kacyzne, Portrait de Shalom Anski © YIVO

En somme, il change une forme de malédiction en une véritable bénédiction pour les deux protagonistes. L'âme girovague de Hanan s'empare du corps de Léa : leurs destinées sont ainsi liées à tout jamais. Le dramaturge a donc transformé la légende initiale, maléfique par essence, en une version bouleversante d'un amour pur et éternel, métamorphosant la légende noire du *dibbouk* en une idylle tragique, mais qui fait, au contraire de sa nature profonde, triompher le sentiment le plus élevé contre la cupidité sordide du père, dont la promesse non tenue est en partie à l'origine de cette possession hors norme.

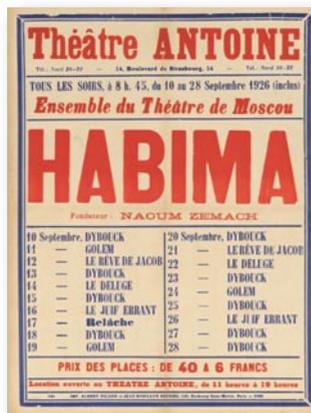
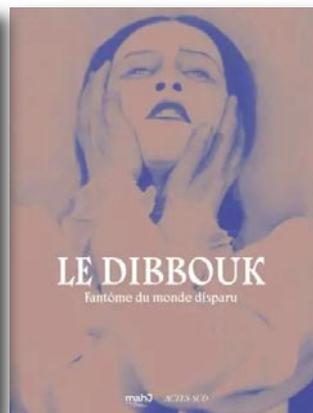
Il faut ajouter de plus que Hanan, désespéré à cause de la décision sans appel du chef de famille de son aimée, s'est adonné sans réserve à la magie pour devenir très riche et ainsi parvenir à faire fléchir la volonté de ce père intraitable, avide et égoïste. Ayant transgressé les règles cabalistiques les plus impératives, Hanan est alors foudroyé à cause de son entreprise insensée.

Léa va devenir prisonnière de l'âme errante de Hanan, qui a sombré dans le gouffre de la mort. On parvient à la libérer de cette dangereuse intrusion, mais elle ne veut pas être séparée de son bien-aimé. La promesse non tenue de marier sa fille avec le fils d'un ami proche n'a pu qu'entraîner une conclusion aussi terrible. Les deux amants, dès lors, ne se quitteront plus dans l'au-delà. D'aucuns ont rapproché cette pièce de *Romeo et Juliette* de William Shakespeare ou encore de la passion unissant Tristan et Yseult. Mais l'analogie n'est pas vraiment exacte, quand bien même il s'agit dans tous les cas d'amours qui ne peuvent advenir que dans la mort, qui s'avère une autre vie. Plusieurs films ont été inspirés par ce drame à commencer par le long métrage polonais réalisé par Michał Waszyński en 1937. Après la guerre, la pièce a inspiré Andrzej Wajda, puis Sidney Lumet et les frères Joel et Ethan Coen (pour ne citer qu'eux). Le thème a également inspiré des musiciens comme Leonard Bernstein (un ballet), des écrivains comme Isaac Bashevis Singer, Romain Gary, des peintres comme Issachar Ber Ryback, Marc Chagall (*Le Cimetière*), Natan Altman, Leonora Carrington. Je ne saurais tous les convoquer ici.

En définitive, le *Dibbouk* n'a plus cessé de passionner les créateurs du XXe siècle et a marqué profondément la culture juive moderne.

Le catalogue de cette exposition du mahJ* est un merveilleux outil pour découvrir dans tous ses détails ce monde magique où la cruauté, la destinée la plus terrible et la puissance de l'amour sont intimement liées. On peut y connaître toutes les interprétations de cette œuvre tragique qui doit beaucoup aux traditions lointaines, mais n'en demeure pas moins un récit qui a partie liée avec la modernité. ■

* mahJ, Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme : Catalogue d'exposition, *Le Dibbouk, fantôme d'un monde disparu*, publié sous la direction de Pascale Samuel et de Samuel Blumenfeld chez Actes Sud, Paris, 2024, 240 p., 36 €.

Paris, 1926. *Le Dibbouk* au Théâtre Antoine

Catalogue du mahJ

1921. Affiche pour la première de *Der Dibek* par la Vilner TroupeParis, 1923. Scène du mariage dans *Der Dibek (Dibbouk)* par la Vilner TroupeMoscou, Théâtre Habima, 1922. Hanna Ravina dans *Le Dibbouk*